



L'effrontée

de Claude Miller

Fiche technique

France - 1985 - 1h36

Réalisateur :

Claude Miller

Scénario et dialogues :

Claude Miller

Luc Béraud

Bernard Stora

Anne Miller

Montage :

Albert Jurgenson



Résumé

Charlotte, treize ans, vit avec son père, son frère et Léone qui s'occupe du ménage. Elle a pour seule amie la petite Lulu qui la vénère et qui l'ennuie. Mais tout ennue Charlotte, mal dans sa peau, le vague à l'âme. L'émerveillement, c'est la rencontre, due au hasard, de Clara Baumann, une jeune pianiste prodige. Avec l'aide de Jean - un marin qui l'attire et sera tenté d'abuser d'elle -, elle réussit à rencontrer Clara. Celle-ci, amusée, lui laisse croire qu'elle pourra l'accompagner dans ses tournées. Lulu est désespérée, les proches de Charlotte se moquent d'elle, mais la fillette croit à la promesse de Clara. Lors du concert de la jeune pianiste, Lulu fait un scandale et s'effondre nerveusement. Charlotte tente en vain de rejoindre Clara qui l'a oubliée. Elle va rendre visite à l'hôpital à sa copine, ravie, et affirme n'avoir jamais eu vraiment l'intention de partir avec Clara.

Critique

Le premier mérite de **L'effrontée** est d'avoir su éviter les pièges que tend le traitement de cet âge difficile, entre enfance et adolescence. Ici, tout est dit en demi-teintes. Une chanson leitmotiv côtoyant Beethoven et Mendelssohn creuse l'écart entre deux mondes ; le néon du «Roule Roule» dispense d'y pénétrer ; un tableau de clefs d'hôtel constitue tout de suite une menace ; un répondeur qui ne répond pas anticipe l'échec ; trois cris de Lulu suffisent à créer le scandale.

Refus, également, des stéréotypes et du manichéisme : Charlotte n'est pas une Lolita, Lulu oublie de bêtifier, l'entourage de Clara échappe à la tentante caricature, Jean est moins obsédé ou sadique que paumé, le père ne sait pas tenir ses colères au-delà d'un geste tendre et l'opposition globale des générations nous est épargnée. Beaucoup plus subtil est le jeu de miroirs qui renvoie en cascade ces personnages, tous en quête d'affection, qui ne parviennent pas à communiquer et qu'en-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

tre croise habilement un scénario qui réussit à cacher sa complexité sous une apparente linéarité. (...)

François Chevassu
Saison cinématographique 1986

(...) Jusque-là vous pensez peut-être que **L'effrontée** est un petit film charmant et superficiel. Quelque chose comme **Diabolo menthe** au soleil ou **La boum** au bord du lac... Ne vous y fiez pas. (...)

Il n'y a peut-être pas, dans **L'effrontée**, de ces plans vénéneux qui rendaient soudain brûlantes certaines scènes de **Dites-lui que je l'aime** (...).

La filiation est plus évidente avec **La meilleure façon de marcher** : troubles de l'adolescence, ton de comédie apparente, scandale qui éclate en public... Et surtout même épilogue, avec un retour au calme, à la coexistence pacifique, qui cache plus d'amertume que de sérénité.

Claude Miller nous raconte cet été de la première désillusion en images lumineuses qui donnent une impression d'aisance, de limpidité. Comme si la clarté de la mise en scène devait faire pendant aux tempêtes qui se déchaînent sous le crâne de l'héroïne. (...)

Bernard Genin
Télérama - 11 décembre 1985

(...) Elle [Charlotte] en a après tout et tout le monde. Elle engueule la terre entière, à commencer par son bonhomme de père (Raoul Billerey), épuisé dès le matin : "Tu sais bien que je ne peux pas te répondre avant d'avoir pris trois bols de café, ma cocotte." En passant par Léone (Bernadette Lafont, complice et délurée, parfaite), et jusqu'à Lulu toujours invitée à dormir avec Charlotte, qui ne la ménage pas : «Tu pues, ma vieille, tu sens les moules.»

Elle déteste ce milieu médiocre, banal, où tout est prévu, le lycée comme le bal du samedi au «Roule Roule», autant que son visage, son corps qu'elle n'aime pas, elle rêve d'une autre vie. Et un jour passe dans la ville, comme une soucoupe volante, une petite Martienne blonde, une pianiste prodige, treize ans, elle aussi, qui lui laisse entrevoir un instant la couleur du paradis : une maison immense, abstraite, des robes, des domestiques, des canots faisant la course sur l'or gris du lac... Sur ce scénario, entre le cliché (la jeune fille ingrate en visite chez les riches insouciantes) et le conte de fées revu et corrigé (Cendrillon, séduite et abandonnée), Claude Miller a réussi un film absolument magique aérien, bouleversant, drôle. (...)

Michel Braudeau
Le Monde - 11 décembre 1985

Il me semble seulement que Miller n'a eu besoin que d'un minimum d'habileté et de non-gougnaférie pour faire que le film ne devienne pas autre chose que la «tête d'affiche» géante d'une adolescente en état de grâce. Ce n'est déjà pas mal. Il a fait en sorte que l'histoire qu'il raconte (mince !) et sa façon de raconter (sobre !) n'entravent jamais le seul sujet du film : une photo où le modèle «bouge» encore.

En mettant Charlotte dans toutes les scènes, il a fait en sorte que rien ni personne d'autre (sauf, quand même, l'étonnant personnage de Lulu, la petite fille aux grosses lunettes et à la maladie mystérieuse) n'introduise le risque majeur d'une dialectique, quelle qu'elle soit. A partir du moment où nous suivons toutes les phases de jeu sur un seul écran (le visage de Charlotte), nous avons cet avantage formidablement injuste de comprendre la teneur de ces événements (ils ne nous surprennent jamais, nous), tout en nous émerveillant de les voir transcrits sur cet écran tout neuf qui se contente de les accueillir. Pour que le naturel soit aperçu comme tel, il faut que toutes les actions du film soient banales. Le détail surprenant et la routine de l'ensemble marchent main dans la main. Sinon, c'est beaucoup plus compliqué. Sinon, c'est comme dans la vie.

Serge Daney
Libération - 20 décembre 1985

L'histoire de Charlotte, Claude Miller a choisi de ne la situer ni dans le temps ("le tube" authentique, n'est pas suffisamment ancien pour pouvoir être daté), ni dans l'espace (le film fut tourné à Évian, à Chambéry et en région parisienne). Le spectateur se trouve ainsi confronté d'emblée à ses propres images, à son propre souvenir. Se compose alors sous ses yeux le portrait d'une enfance qui, à un moment ou à un autre, ressemblera forcément à la sienne, sans que pour autant la nostalgie puisse se faire envahissante. Mais cette enfance n'est pourtant pas n'importe laquelle. Les personnages sont trop précisément cernés pour prétendre échapper au monde qui est le leur. Les décors dans lesquels ils évoluent, les mots qu'ils emploient, les rapports qu'ils entretiennent, entre membres d'une même famille comme avec «les étrangers», sont autant d'éléments auxquels ils doivent d'exister. (...)

Entourée, surprotégée, Clara retrouve en compagnie de Charlotte quelques bribes d'une enfance qu'elle n'a sans doute pas vraiment eue. Charlotte, au contraire, croit auprès d'elle accéder à l'âge adulte. Et lorsque Clara lui dit qu'elle aimerait bien l'avoir pour imprésario, elle ne comprend pas que la petite virtuose fait seulement semblant de croire possible ce qu'elle imagine, ainsi que le font les enfants dans leurs jeux. Lui prêter sa plus belle robe relève du même type de comportement, alors que Charlotte voit dans le geste le signe qu'elle accède vraiment à un univers dont elle rêve, dans lequel le glamour règne en maître. (...)

Charlotte ne distingue pas vraiment le jeu de la réalité, alors que Clara a trop l'habitude de se trouver en représentation (voir la scène du concert) pour ne pas savoir faire la part des choses. Marie (**Mortelle randonnée**) et David (**Dites-lui que je l'aime**) ne sont pas si loin. Comme eux, Charlotte ne peut admettre que le regard des autres la ramène à la réalité. Elle feint de ne pas

croire que Lulu est vraiment malade, comme pour plus facilement rompre un de ses derniers liens avec son enfance et avec son monde. Comme la plupart des personnages de Miller, elle évolue sur le fil du rasoir. (...)

Pascal Mériegeau

Revue du cinéma n°412 - janvier 1986

(...) La trouvaille la plus importante est le personnage de Lulu, espèce de «demi-sœur par adoption» de Charlotte. Geignarde, çà et là critique, spontanée, cette envahissante cadette rend incolores tant les confidentes raciniennes que les «copines» monotones d'un certain cinéma français. De Charlotte, elle est le double parodique et révélateur : malade "imaginaire", elle incarne ce qui reste de puéril chez l'héroïne sous son double aspect, fuite en arrière face à l'inconnu et rémanence douillette. De sorte que la péripétie finale repose sur un cri de Lulu jailli de la moitié de l'inconscient de Charlotte, cri poussé selon toutes les lois du suspense, au point d'évoquer (le cadre aidant) Hitchcock et **L'Homme qui en savait trop**.

Les arrière-mondes sociaux ne sont qu'indiqués : la solitude de Charlotte, qui ne manque d'ailleurs pas çà et là de réflexion, alternant avec ses mystérieux "vertiges", les traverse ou même les vide, de toute insistance. Les comparses (les invités chez Clara Baumann, même les ouvriers du bistrot) ne font l'objet d'aucune investigation réaliste. Les avancées, les reclus, les fuites de Charlotte déterminent pratiquement tous les changements d'échelle de notre regard, sans qu'il soit bien entendue question d'identification. (Sur ce point, encore, Hitchcock...). (...)

Gérard Legrand,

Positif n°299 - janvier 1986

Les petits recadrages systématiques, la multiplication des inserts, tous ces tics d'écriture, dont la fermeture à l'iris du dernier plan ne constitue que le paroxysme, replient chaque scène sur elle-même et veillent à ce qu'elle ne déborde jamais sur la suivante. Le film y perd de sa force, de sa gravité, et gaspille le capital d'émotion et de vérité que lui apporte Charlotte Gainsbourg, impressionnante par le poids qu'elle donne à son personnage, alliant l'intériorité un peu butée de l'incomprise à la spontanéité naïve de la jeune adolescente.

Il y a dans **L'effrontée** une très belle scène, celle où Lulu court à la poursuite de Charlotte et se met à saigner du nez. Lulu nous a, depuis le début du film, été donnée comme pantin. Elle est affublée d'un grand bob, de lunettes en forme de hublots, d'une liquette qui pend de partout. On l'a fait cabotiner et patauger dans le stéréotype jusqu'au cou : elle est aussi improbable qu'un Kid dans un film de Spielberg, au point qu'on en vient à douter de tout, la concernant, y compris de sa supposée maladie. Et là, d'un seul coup, le réel fait retour, la poupée Barbie qu'on nous a exposée depuis le début devient soudain une petite fille malade et terrassée par l'émotion, elle se fait chair, elle laisse échapper un filet de sang. Cette scène-là, tard, très tard, fait regretter le film qu'aurait pu être **L'effrontée** si son vernis un peu trop brillant avait bien voulu laisser percer un peu plus de réel.

Hervé Le Roux

Cahiers du cinéma n°379 - janvier 1986

Le réalisateur

Assistant de Godard et de Truffaut, il s'impose d'emblée avec une œuvre d'une grande finesse psychologique, **La meilleure façon de marcher**. Un moniteur de colonie de vacances (Dewaere), qui faisait étalage de virilité, s'en prenait à un autre moniteur (Bouchitey), trop doux et trop physiquement efféminé pour ne pas lui paraître homosexuel. Suivaient, dans un climat de tension grandissante, des brimades subtiles ou brutales, jusqu'au renversement de situation à la faveur d'un bal costumé. Tout était juste dans ce film, de l'atmosphère de la colonie, que dirigeait un superbe Claude Piéplu, jusqu'aux scènes finales où les deux protagonistes se retrouvaient quelques années plus tard. **Garde à vue**, solide policier opposant Ventura à Serrault, a confirmé le talent de Miller qui a lancé ensuite Charlotte Gainsbourg dans un film qui eut beaucoup de succès : **L'effrontée**, suivi de **La petite voleuse**.

Jean Tulard

Le dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Camille ou la comédie catastrophique	1971
La meilleure façon de marcher	1975
Dites-lui que je l'aime	1977
Garde à vue	1981
Mortelle randonnée	1982
L'effrontée	1985
La petite voleuse	1988
L'accompagnatrice	1992
Le sourire	1993
La classe de neige	1998
La chambre des magiciennes	1999
Betty fisher et autres histoires	2001

Documents disponibles au France

Positif n°299 - Janvier 1986
 Kids - 53 films autour de l'enfance. T. 3
 Cinéfiles de la Maison de l'Enfance à
 Annecy
 Revue de presse
 Dossier distributeur